

du travail... faisons table rase

SALLY BONN

Márquez, Cent ans

Avec son impitoyable sens Gabriel García pratique, elle ne pouvait de solitude. comprendre le commerce du colonel, lequel échangeaît ses petits poissons contre des pièces d'or, puis transformaît les pièces d'or en petits poissons, et aînsi de suîte, si bien qu'il devaît travailler davantage chaque fois qu'il vendaît plus, afin de satisfaîre à ce cercle vicieux particulièrement exaspérant. En vérité, ce n'était pas le commerce qui l'întéressaît, mais le travail.

Journal

Non seulement Simone Weil, d'usine. que l'homme sache ce qu'il fait — mais si possible qu'il en perçoive l'usage qu'il perçoive la nature modifiée par lui. Que pour chacun son propre travail soit un objet de contemplation.

Si lent est mon clopinement Michel Leiris, Biffures. de piéton, à travers le maquis des phrases où il pourraît sembler que je me promène moi aussi (mais ce seraît pure apparence, car je suis loin de me sentir ici les coudées assez franches pour m'abandonner au plaisir reposant de la flânerie, si încertain de ce que je suis bien obligé d'appeler "mon travail").

Les langues désignant le travail disent la souffrance : le grec ponos signifie douleur, le latin labor fait référence à une corvée, l'allemand Arbeit renvoie à l'adversité, l'hébreu avoda a la même racine qu'eved, esclave. Pour les Grecs, la distinction cruciale était celle qui séparait les activités nécessaires des activités volontaires : question de choix, et de liberté de faire. Le travail est une souffrance nécessaire, donc, qui ne devient une valeur positive qu'avec l'éthique protestante et l'avènement du capitalisme. Il est aussi ce par quoi l'homme transforme la nature, ce par quoi l'homme est libre. Les ambivalences dans le domaine sont nombreuses, et chez Marx le premier, pour qui le travail est création et liberté mais aussi nécessité et discipline. Il l'évoquait dans une allocution prononcée à Londres en avril 1856 :

« De nos jours, toute chose paraît grosse de son contraire. La machine possède le merveilleux pouvoir d'abréger le travail et de le rendre plus productif : nous la voyons qui affame et surmène les travailleurs. Par l'effet de quelque étrange maléfice du destin, les nouvelles sources de richesse se transforment en sources de détresse ¹. »

Quelque étrange maléfice du destin qui aurait noms la modernité et le capitalisme aurait transformé le travail, le faisant passer de pure nécessité à pure aliénation.

Aujourd'hui, la société de travail est caduque ; ainsi que l'exposait dès les années quatre-vingt le philosophe André Gorz dans les Métamorphoses du travail 2, le travail ne sert plus de fondement à l'intégration sociale. Singulièrement sensible, la question du travail est prépondérante dans les préoccupations et les questionnements contemporains et se fige en problématiques sociétales vitales sans guère laisser la possibilité d'en interroger les fondements. Au cours de la modernité, les transformations subies et les changements de régime ont fait passer le travail de nécessité physique de la vie humaine à une forme ultime d'aliénation : logique de productivité, aléas imprévisibles, le règne du système capitaliste est aujourd'hui sans partage. Le travail, on le sait, est l'une des caractéristiques les plus universelles de l'existence humaine. Nous sommes pourtant actuellement dans un changement de paradigme dans l'appréhension du travail comme notion et comme réalité sociale et économique depuis l'affaiblissement de la classe ouvrière, la mondialisation et la prolétarisation du travail. La place de la machine, la flexibilité et la mobilité ont modifié considérablement la pratique même du travail entraînant la destruction d'un certain type de savoir-faire et donc de savoir.

¹ Karl Marx, Le Capital, livre I, introduction générale, Paris, Gallimard, 1968, Folio, 2008, p. 76.

André Gorz, Métamorphoses du travail, Paris, Galilée, 1988, Gallimard, Folio essais, 2004.

Si la modernité se définit par son rapport au travail, si la condition de l'homme moderne est de s'inscrire dans une série de rapport entre le travail, l'œuvre et l'action (Hannah Arendt), il est nécessaire à présent de repenser les motifs irrationnels de la rationalisation telle qu'elle a été entreprise et d'aller vers une quête de sens (Gorz). Cette quête trouve peut-être dans les pratiques réflexives des artistes un véhicule ou un moyen. Un sens pratique. Ne pas séparer action et pensée et, comme l'avait fait si singulièrement Simone Weil ³ dans les années trente, faire l'épreuve du réel pour le penser et le travailler.

À l'injonction debordienne ornant en 1953 un mur de la rue de Seine :
« ne travaillez jamais! », qui exhortait à refuser l'aliénation du travail salarié,
au profit d'une vie libre, que répondre aujourd'hui que celle-ci déclare
ostensiblement un luxe social et politique que ne peuvent plus se permettre,
peut-être — et encore — que les artistes? Pourtant le travail artistique est soumis
tout autant, toujours plus, à une logique de productivité, de production. Les dernières
crises, et notamment celle des intermittents du spectacle qui ouvre la saison
des festivals de cet été 2014 est symptomatique d'un monde où la culture n'a de prise
sur le monde qu'à travers l'économique : c'est le risque de modifier l'équilibre
économique touristique qui pose problème ou qui pèse plus que l'absence
de spectacles, de culture. Quel rôle et quel poids ont les artistes et leur travail?
Quelle valeur est accordée à celui-ci aujourd'hui?

Le centre de recherche I.D.E. (Image/Dispositifs/Espace) se propose cette année de poursuivre ses réflexions sur et autour de la notion de dispositifs en prenant part à des réflexions d'actualité tant dans le monde politique qu'économique, environnemental, théorique, philosophique, poétique et bien sûr artistique. La question paraît d'autant plus vive que se posent les questions, dans ces périodes de récession économique et de difficultés sociales, de l'atlité, de la nécessité et du rôle de l'artiste.

Mais aussi, du point de vue de l'artiste lui-même, quel rapport peut-il entretenir avec le travail, le sien, la notion de travail de l'artiste et le travail comme activité sociale constituante d'un certain type de rapport au monde? Quel est notamment son statut face au marché de l'art?

Il s'agit pour le centre de recherche I.D.E. d'articuler théorie et pratique, passé et présent, histoire et immédiateté, une fonction mémorielle et une inscription dans la contemporanéité à partir du terme de dispositif. La polysémie du terme (à partir des analyses de Foucault) ouvre jusqu'au questionnement esthétique. I.D.E. a entamé en 2007 sa réflexion sur la question des dispositifs en traversant différents questionnements liés à l'architecture et la scénographie, le paysage, le musée et l'exposition, les dispositifs textuels, l'échelle et la vitesse. La réflexion sur les dispositifs semble nécessaire pour aborder les multiples champs du savoir

³ Simone Weil (1909-1940), élève d'Alain, normalienne et agrégée de philosophie fit l'expérience de la condition ouvrière en se faisant embaucher en 1934 comme ouvrière sur presse (découpeuse). Elle fait le récit de cette expérience dans son Journal d'usine, publié dans La condition ouvrière, Paris, Gallimard, 1951, Folio, 2002.

et du pouvoir aujourd'hui. Elle permet également de penser conjointement, et entre autres, de l'artistique et du politique, du théorique et du pratique.

11

À l'initiative de Michel Foucault, le terme de dispositif est entré dans le vocabulaire contemporain pour désigner, selon : des dispositifs de pouvoir, des dispositifs de sexualité, des dispositifs d'assujettissement, des dispositifs de vérité, etc. On le retrouve également dans le vocabulaire artistique et esthétique pour désigner certains types d'installation. Ce que l'on peut relever, outre la multiplicité des domaines où le mot apparaît, c'est qu'il désigne autant des objets que des moyens ou des discours: partie d'un jugement, mise en place ou appareil, le dispositif apparaît comme ce qui entoure, encadre des éléments plus ou moins hétérogènes en vue d'une fin. L'appareil, la machine et l'agencement d'éléments constituent le ou les sens premiers de la notion de dispositif. Le terme d'agencement est déterminant, agencement à la fois machinique, conceptuel et social. Ainsi poursuivons-nous notre appréhension générique de la notion en prenant en compte son implication dans le monde du travail dans son sens le plus large. Quel est le cadre réflexif, effectif dans lequel le travail est tenu? Qu'appelle-t-on le monde du travail, qu'est-ce qui fait monde? Que peut et que dit l'artiste de ce monde, de ses gestes et de la place qu'il y tient? Quels rapports entre le travail et la vie, entre l'art et la vie, entre le travail et l'œuvre?

Poursuivant les questionnements de Marx, de Arendt, de Weil ou de Gorz sur le problème du travail et sa place dans la hiérarchie des activités humaines, le centre de recherche I.D.E. en propose une actualisation en regard des pratiques artistiques et à partir des rapports du savoir et du pouvoir.

Nous avons envisagé le séminaire I.D.E. sur le travail en trois temps. Une première rencontre portait sur la spécificité du travail de l'artiste, une deuxième sur le temps et les gestes du travail, une troisième sur le monde du travail.

Le séminaire 1, *Travail de l'artiste/l'artiste au travail*, réunissait deux artistes et un philosophe qui depuis leur propre pratique s'interrogeaient sur la figure de l'artiste en travailleur. Le travail artistique est-il un travail? Joan Ayrton s'emploie à décrire le processus créatif dans l'espace de l'atelier et le lieu de travail de l'artiste comme un lieu singulier d'expérience de l'art. Questionnant le processus et la notion de travail, Benjamin Sabatier tourne en dérision le monde de l'entreprise tout autant que celui de l'art et présente ses performances et installations artistiques qui permettent d'amorcer des processus. Jacinto Lageira interroge la notion de « travail immatériel » qualifiant le travail artistique et créateur pour en dégager une part vivante non soumise à la finalité et à l'aliénation: un *faire* plutôt qu'un travail.

Le séminaire 2, *Temps et gestes du travail*, réunissait un architecte, un artiste et un écrivain. Il s'agissait de chercher à penser ce qui se situe à l'intersection de la pratique et de la représentation — en cherchant à faire apparaître à travers des pratiques différentes des manières de faire, des modes d'élaboration, une *praxis* — mais aussi ce que ces manières de faire, modes d'élaboration et *praxis* disent et donnent à voir d'un travail qui serait « artistique » au sens large. Michel Seban présente le travail de l'architecte pris dans une multitude de nécessités,

entre l'action dans sa dimension politique et l'œuvre dans sa dimension artistique. Julien Nédélec présente, dans un jeu de transposition une proposition artistique évaluant le temps de travail de l'artiste. Maylis de Kérangal évoque le travail d'écriture, le chantier, c'est-à-dire les procédés de construction et d'élaboration à l'œuvre dans le rassemblement que constitue l'œuvre romanesque, à partir de ses romans *Naissance d'un pont* et *Réparer les vivants*.

Le séminaire 3, *Monde du travail*, réunissait un économiste, un artiste et un écrivain. Confronter le faire et le savoir-faire dans ce qui peut constituer ce « monde » du travail. Frédéric Lainé nous renseigne sur les mondes de production et sur la singularité du travail artistique en termes de rapport salarial. Quelle valeur a le travail artistique ? C'est de la daube répond l'artiste Jean-Baptiste Ganne qui considère que la responsabilité de l'artiste dans son activité de représentation est grande au sein de l'industrie capitaliste. Laure Limongi propose une fiction, une déambulation géographique dans le monde du travail, ses gestes, ses objets, ses textures et ses mots.

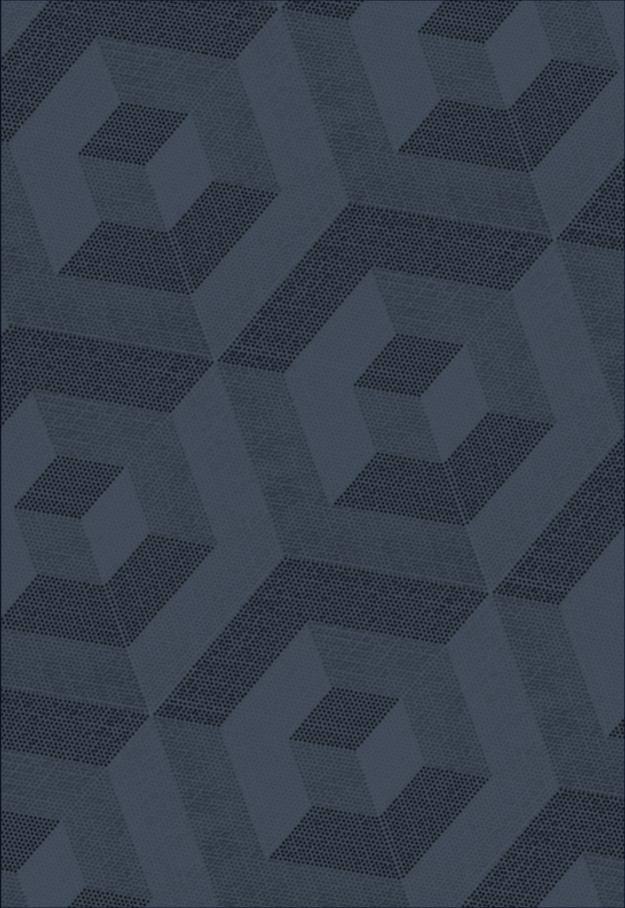
Nous avons cette année confié le séminaire *adventis* à un collectif d'étudiants de l'ÉSAL qui, ont accepté, à la suite d'un travail commun de recherche dans l'atelier WebTV, de réfléchir au travail et aux pratiques collectives. DATA DATA est le fruit de cette rencontre et le récit imagé de cette expérience.

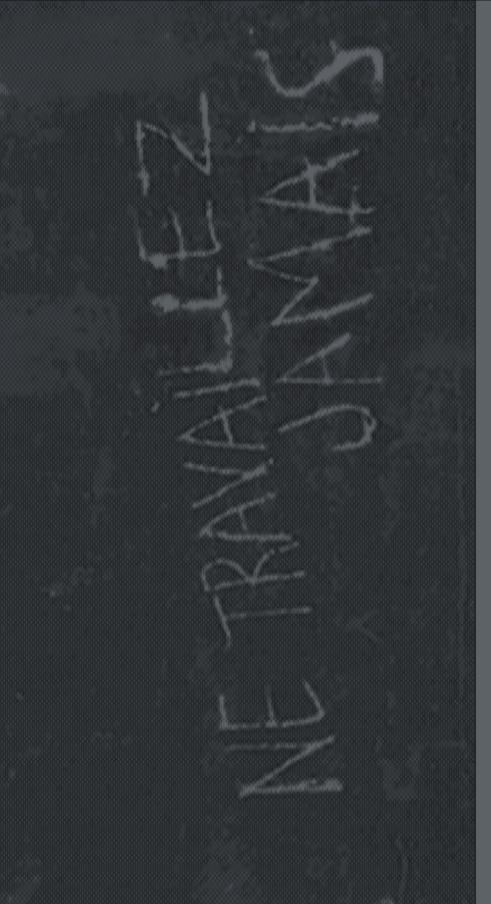
À partir des questionnements et réflexions sur le travail dans le cadre d'une problématique plus large liée aux dispositifs, nous avons proposé aux étudiants de 4e et 5e années de l'ÉSAL ainsi qu'aux étudiants du Master Arts de l'exposition & scénographies de l'Université de Lorraine de réfléchir aux différentes possibilités de représentation du travail. Certaines des propositions sont réunies dans le cahier étudiant.

Le cahier création invite des poètes, des photographes et des artistes à étendre les réflexions menées dans le séminaire et à investir les pages de la revue. Il comporte les propositions poétiques de Séverine Daucourt-Fridriksson, qui travaille la langue comme une matière charnelle, ainsi que celles de Maria Grazia Calandrone et de Gert Vlok Nel deux poètes présents à la Biennale internationale des poètes en Val-de-Marne. La proposition photographique de Raphaël Dallaporta porte sur l'esclavage domestique en mettant en regard de manière neutre un lieu et une histoire. La proposition du Rayon Exposition a été confiée à Louise Pressager qui joue avec humour des images du travail dans sa propre imagerie décalée et à Samuel François qui détourne les représentations et les matériaux de leur fonction initiale et de leur couleur première. Enfin, le cahier dessin comprend un exceptionnel ensemble inédit de pages tirées des carnets de Bernard Moninot mettant en abîme le trajet de la pensée dans les temps en comparaison avec le phénomène acoustique de l'écho.

Ainsi donc, nous avons souhaité réfléchir à la question du travail politiquement, économiquement et socialement depuis la pratique de l'art considérée comme création et comme « travail ». Comprendre le travail artistique comme une forme singulière d'expression de soi devrait permettre de réinventer une conception et une perception du travail depuis une multitude de domaines. Confronter les points de vue continue

à être un enjeu pour le centre de recherche I.D.E. et pour la revue *Le Salon*; cette confrontation se veut ouverte. Nous proposons une réflexion collective, un travail commun, un penser-ensemble, un changement de perspective sur le travail, une réflexion sur le processus créateur, sur l'activité créatrice, sur le savoir-faire et le faire qui donne à penser et permet de travailler le réel au plus près. Nous associons le faire à une *praxis* qui modifie le cours de choses et qui transforme le réel. Savoir ce que nous faisons est au cœur de notre problématique.





Paul Verlaine • né à Metz en 1844 • [extrait de Caprices, in Poèmes saturniens] ISBN 979-10-90886-03-2 20 €

rillaient quatre points de phosphore.»